

Juan Branco

Crépuscule

Préface de Denis Robert

AU DIABLE VAUVERT
MASSOT ÉDITIONS

Du même auteur

RÉPONSES À HADOPI, Capricci, 2011

DE L'AFFAIRE KATANGA AU CONTRAT SOCIAL GLOBAL, Institut universitaire Varenne, 2015

L'ORDRE ET LE MONDE, Fayard, 2016

D'APRÈS UNE IMAGE DE DAESH, Lignes, 2017

CONTRE MACRON, Divergences, 2019

ASSANGE, L'ANTI-SOUVERAIN, Les Éditions du Cerf, 2020

LA RÉPUBLIQUE NE VOUS APPARTIENT PAS, Au diable vauvert, 2020

ABATTRE L'ENNEMI, Michel Lafon, Au diable vauvert, 2021

LUTTES, Michel Lafon, 2022

TREIZE PILLARDS, Au diable vauvert, 2022

COUP D'ÉTAT, Au diable vauvert, 2023

ISBN : 979-10-307-0557-7

© Éditions Au diable vauvert / Massot Éditions, 2019, 2023

Au diable vauvert

La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com

contact@audiable.com

*Ce texte est dédié à ceux
qui n'auront jamais concédé leur dignité.*

*Ceux qui, face à la tentation du pouvoir
et de la compromission, du mensonge et de l'intérêt,
auront su tenir sans céder.*

*Dédié, il l'est à cette idée qui m'a fait naître,
cette République postulant l'égalité de ses enfants.*

*Cette République qui a aspiré le monde,
et qui sombre maintenant entre des mains prostituées.*

Avant-propos

Il m'a été donné d'assister à la naissance d'un pouvoir. C'est un privilège rare, que d'avoir accès à la matière première qui donnera naissance au feu prométhéen, aux ressorts d'un mythe, à la gestation d'un monde auquel d'autres succomberont fascinés, ou contre lequel ils se battront aveuglés.

Cela m'a valu beaucoup de haine, et une détermination tenace de la part d'un pouvoir qui, dénonçant frontalement ce livre, décida dans un premier temps de me signaler au procureur de la République pour avoir « armé les esprits », avant de décider de faire usage de techniques plus équivoques et propres à sa saleté, incapable de dignité.

J'ai été dans le mal. Dans ce mal profond qu'est celui du pouvoir, fabriqué pour préserver des intérêts, subjuguer les foules et asseoir un régime brinquebalant, où tous les candidats de l'ordre pas à pas s'effondraient.

Il fallait, en toute précipitation, fabriquer avec les moyens du bord une incarnation, une *figure*, qui serait en mesure d'incarner la modération, la jeunesse, et bien d'autres *valeurs creuses*, insignifiantes, pour préserver ce qui menaçait de tomber.

Ce fut Macron, qui dut, pour ce faire, disposer de moyens auxquels ses prédécesseurs rechignaient : les réseaux mafieux – dont mon camarade, Marc Endeweld, avec qui part de cette enquête a été réalisée, a donné le détail en plusieurs ouvrages.

La « synthèse » macronienne a consisté en la construction d'une pyramide brinquebalante, qui a dû, pour pallier l'urgence et son absence d'inscription dans l'appareil d'État, mobiliser des ombres de la République qui jusqu'alors loin du pouvoir se tenaient. C'est ainsi que les petits soldats du pouvoir, tenus à distance par des politiciens madrés, ont pu avoir accès au bureau du président, institutionnalisant la mise en œuvre de pratiques d'intimidation, de corruption et de violence dont jusqu'alors les hommes d'État pouvaient se passer, déléguant à des tiers leur usage et en conséquence ne s'en laissant pas contaminer.

C'est ce qui explique les épiphénomènes dont la presse s'est saisie, toute à son rôle consistant à masquer les effets structurels pour ne traiter que de l'écume et de la lie. Des coups portés par Alexandre Benalla, en tant que représentant de l'Élysée, contre de jeunes manifestants, à la présence de Mimi Marchand, trafiquante de drogue et d'informations, au sein du bureau du président, se sont multipliées les apparitions incongrues qui ont choqué les bonnes âmes et menacé la bourgeoisie.

Car le pouvoir doit maintenir l'apparence du neutre et du propre, s'il veut assurer sa suprématie. Notre asservissement et l'exploitation mis en œuvre par les classes bourgeoises, reposent sur un *impe-rium* moral qui consiste à en masquer les scories, et laisser accroire à sa supériorité à l'égard des classes prolétaires qui en auraient besoin pour être gouvernées, et canalisées, et par conséquent, asservies.

C'est ainsi que le politique organise toujours une forme d'horizontalisation de la menace, voire son asymétrisation *à partir des exploités*, qui doivent toujours trouver dans leur entourage, ou sous eux, la menace à leur existence. Le bourgeois peut ainsi apparaître comme leur protecteur, et non celui qui *enfante* cette violence. Le malheur des dominés est ainsi converti jusqu'à apparaître comme un bonheur relatif, puisque toujours menacé par ce qui pourrait le dégrader.

C'est ainsi que l'on transforme un corps politique qui par définition devrait être progressiste – puisque les conditions de vie de la majorité des Français restent précaires et indignes au regard des richesses que l'on produit – en conservateur. Par la peur et la capacité à l'humilier, l'on tient un pays entre ses rets.

Rompre cela consiste à s'attaquer au système mis en œuvre pour le pérenniser. Cela exige de s'attaquer à la structure, et non à ses expressions. Au fonctionnement oligarchique et ses différents relais, et non aux individus qui, momentanément, sont chargés de les incarner.

Reste que lorsque l'on a assisté, de l'intérieur, à la fabrique d'un pouvoir, il est impossible de ne pas le conter. Car l'oppression est une affaire de corps. Tant chez ceux qui en souffrent – les centaines de milliers de gilets jaunes qui ont été battus et gazés comme si de domestiques il s'agissait pourront en témoigner – que chez ceux qui servent, à ces pouvoirs, de relais.

Je suis né *en la macronie*, dans une fabrique à serfs que l'on appelle la bourgeoisie culturelle, et qui ne s'est crue de gauche que le temps qu'il lui a fallu pour piller les ressources de l'État. Je l'ai vue naître, et en enfant prodige de ce monde, j'ai été chargé de l'alimenter.

J'ai refusé, et l'on a mis du temps à comprendre que ce refus n'était pas simplement conjoncturel

ou calculé, mais qu'il signait une véritable rupture dont je me suis par ailleurs expliqué. Cela m'a permis de continuer de récolter des informations et des éléments de compréhension que j'ai décidé de vous partager.

Je l'ai lourdement payé. Aujourd'hui accusé de viol après avoir été, pendant de longs mois, harcelé, j'ai perdu une grande partie d'entre vous qui, en confiance, vous étiez réunis autour des idées que l'on partageait.

Mais je suis encore en vie, et j'ai beaucoup à vous apporter. Le pouvoir ne conçoit pas les nouvelles modalités de fonctionnement du monde, la capacité que l'on a à survivre à ses anciennes techniques qui, hier encore, non seulement disqualifiaient, mais tuaient.

J'ai pensé à mourir, à renoncer, à m'effondrer. J'ai vu tout ce qui m'entourait disparaître et s'effacer. J'ai prévu mes déboires, notamment dans *Crépuscule* et *Abattre l'ennemi*, annonçant de façon quasi prophétique ce qui m'arriverait.

Et aujourd'hui, je suis encore en capacité de vous parler. Avec l'aide de Julian Assange et de WikiLeaks, et de mille autres personnes qui tout au long de mon parcours m'ont accompagné, construisant une discursivité, un ethos de la lutte qui, par nos échecs et nos effondrements, nous permet de générer de nouveaux mondes, nous

avons commencé à former une constellation qui ne cesse de les fragiliser.

Ce monde est étrange. L'exposition des faits que vous allez lire n'a pas suffi à produire de grands effets. Devenu support majeur du mouvement des gilets jaunes, ce livre n'a fait qu'accroître l'exposition des corps à la violence du politique, qui avait décidé de s'exprimer sans plus de limites, de façon dégénérée.

Elle a aussi permis quelques avancées, certaines cosmétiques – comme la création de fondations d'indépendance au sein de *Libération* ou du *Monde*, qui n'ont dans les faits permis à Xavier Niel et Patrick Drahi que de transmettre leur capital à leurs enfants, tout en renforçant leur contrôle sur les journalistes qui à eux s'étaient offerts.

Elle a forcé, en d'autres, à des accélérations significatives, comme la déprise de *Médiapart*, créé grâce à l'aide du proxénète Xavier Niel, de ses tentacules, sans que la nature du projet porté par Edwy Plenel ne change fondamentalement.

Elle a surtout permis une prise de conscience massive dont d'autres se sont saisis, et qui a mis au centre du jeu certains de ces enjeux. L'on pensera ce que l'on voudra de l'offensive de la gauche contre Vincent Bolloré, particulièrement hypocrite *en ce qu'elle se contente* d'attaquer un adversaire idéologique, sans penser le problème dans sa globalité.

Elle consiste en une avancée, qu'il faut combattre tout autant qu'accompagner. Le silence de la France insoumise face à ce livre fut pitoyable, et le reste dans la partialité avec laquelle elle traite de ces sujets. Les politiciens, quels qu'ils soient, ne souhaitent fondamentalement pas régler les problèmes : ils cherchent seulement à s'assurer que ces problèmes ne les menaceront pas.

D'où l'importance de mouvements comme les gilets jaunes, qui n'ont d'intérêt que celui de notre peuple, et qui réclamèrent très rapidement la mise en œuvre d'instruments, dont le référendum d'initiative citoyenne, qui retire à des classes intermédiaires, par essence asservies, la possibilité de leur retirer le pouvoir et de ne le traiter que partiellement.

J'ai été destinataire, depuis l'écriture de ce livre, d'une litanie d'informations qui m'ont rendu particulièrement inquiétant. Des réseaux de proxénétisme alimentant jusqu'à la tête de la préfecture de police, organisés par des référents du parti présidentiel parisiens, jusqu'à de sordides affaires d'exploitation sexuelle touchant à nos oligarques préférés, je les ai communiquées dès lors qu'elles étaient vérifiées.

Il n'a pas fallu longtemps pour que je le paye, et que mes fragilités soient exploitées.

J'ai été seul, très seul pendant cette période. La femme que j'aimais, et qui a été au fondement de

mon engagement, m'a ouvert autant de portes qu'elle m'en a fermé. Elle a joué un rôle clef dans une *radicalisation* de mon engagement, qui m'a rapproché d'un peuple que jusqu'alors je méconnaissais.

Des hauteurs du VI^e arrondissement, l'on peut se décider à se laisser porter par les mirages vicieusement fabriqués, ou redescendre à la terre qui nous a fécondés. Faire le second choix exige une chute particulièrement brutale et difficile à maîtriser. Peut-on résister à toutes les vanités que l'on ne cesse de nous dresser, et auxquelles il est si aisé de succomber ?

C'est une affaire d'*ethos*, pour reprendre ce terme une nouvelle fois. Je tiens près de moi ce monde émerveillé où l'on a cessé de tenter de me récupérer. Les appartements sublimes, parfaitement décorés, les mets les plus raffinés, les voyages aux quatre coins d'une terre toujours plus uniformisée.

Je les garde près de moi, car je les sais garanties à votre égard de mon utilité. Je n'ai pas vos talents, pas vos qualités. Je suis homme qui a été fécondé pour vous piller. Et je vous enjoins à ne jamais dépendre de ceux qui comme moi se tiendront à vos côtés. C'est la seule façon de ne jamais vous laisser trahir, et d'une nouvelle fois, vous laisser piller.

Souveraineté. Engagement du soi, aux côtés de ceux qui, comme vous, savent ce qu'il en est. De

voir le monde toujours sur eux s'effondrer. De voir le monde toujours sur soi peser.

Lutter contre le monde oui, tel qu'il est fait, voilà ce à quoi nous devons aujourd'hui nous vouer.

Depuis la rédaction de cet ouvrage, des mouvements tectoniques sont intervenus au sein du petit Paris. Il serait vain d'en garder la trace, de vouloir sans cesse l'actualiser. La postface que nous avons publiée au moment de la réédition en poche de ce texte – qui s'est à ce stade vendu à 150 000 exemplaires, a été entendu plus de 500 000 fois dans sa version audio et téléchargé à peu près un million de fois – tentait de faire un point d'étape, déjà caduc, tant les événements ne cessent de s'enchaîner.

Treize Pillards, petit frère accessible de *Crépuscule*, pourra sur ce point vous orienter. Mais ce n'est pas le sujet : nous ne pouvons dépendre des avancées et reculades de ceux que nous avons décidé de défier.

Il faut les défaire, et pour cela, il faut, quelle que soit la nature de leur existant, les attaquer.

Les moyens sont nombreux, et comme le disait Aurore Bergé, ce texte n'est qu'une arme pour des esprits qui, sis en des corps, ont désormais les moyens de féconder l'après.

Abattre l'ennemi prolonge *Crépuscule* en offrant des moyens permettant de penser un changement structurel de notre régime politique, et d'organiser une transition en un monde qui, du fait de la transition

énergétique, va encore se durcir et menace de, jour après jour, toujours plus vous heurter.

Un dernier texte, *Coup d'État*, vous présentera des *moyens* pour enfin définitivement s'engager.

Vous qui me lisez : sachez que vous êtes le sel de la terre, et que ceux qui de leur hauteur vous regardent, ne sont que les gardiens d'un système à renverser.

Ils sont la médiocrité. Croyez-moi, confiez en moi. Pour les avoir, au quotidien, fréquentés. Ils sont la lie et méritent d'être éventrés.

Ayez courage, et croyez en votre supériorité. Celle d'un peuple qui n'a que faire de ceux qui n'ont pour vocation que de l'exploiter.

Vous êtes la France. Et vous n'imaginez pas ce que cela peut signifier.

Merci d'avoir été là. Merci de le demeurer.

Merci d'exister.

Juan Branco

Préface de la première édition

C'était au début du mois de novembre 2018. Le président de la République achevait sa tournée mémorielle par une visite à Pont-à-Mousson, une ville en bord de Moselle. Il devait y clôturer un colloque qui usait d'anglicismes pour « inventer » son monde de demain : *Choose France Grand Est*. J'y ai un ami médecin. Je le soupçonne d'avoir voté pour Emmanuel Macron aux deux tours de la présidentielle. Entendons-nous bien, j'ai fait comme lui au second tour, sans état d'âme particulier. Donc cet ami que je soupçonne de toujours voter à droite m'envoie un long mail quelques jours plus tard avec une dizaine de photos édifiantes.

C'était comme si un gaz mortel avait anéanti toute une ville. Pas un seul Mussipontain dans les rues. La place Duroc complètement fermée à la population. *Idem* pour l'abbaye des Prémontrés où étaient enfermés les cinq cents invités du colloque, des élus et des décideurs triés, fouillés, encravatés. En cet après-midi, la ville est anesthésiée. On a écarté la population. Dans un cercle d'environ un kilomètre de diamètre autour d'Emmanuel Macron, pas un seul habitant libre et vivant. Rien que des barrières métalliques, des gendarmes et des compagnies républicaines de sécurité, patientant dans des dizaines de cars garés le long des berges. Le soir, à la télévision et le lendemain dans la presse, on relevait la réussite du voyage présidentiel, sans faire état de la mise à l'écart du peuple importun. « Je n'ai jamais vu ça, c'est complètement dingue », commentera mon ami à propos de la peur visible de voir le président confronté à des opposants.

C'était le 5 novembre et les gilets jaunes étaient encore pliés dans les coffres des fourgonnettes. Juan Branco ajoutait une dernière touche à son manuscrit *Crépuscule* qu'il venait de mettre en ligne sur son blog. Il était encore confidentiel.

Une semaine plus tard, les gilets jaunes vont commencer à râler sur les réseaux sociaux, puis sur les ronds-points. Cette taxe carbone pour les voitures diesel fait hurler les pauvres. Et se cacher

les riches. Le pays se fragmente, le pouvoir joue la montre. Les commentaires médiatiques minimisent à l'unisson le mouvement qui se dessine et s'enracine. L'écart se creuse, bientôt abyssal, entre la France de tout en haut et celle d'en bas. Au milieu, s'ouvre un gouffre que cherchent à combler les corps dits intermédiaires et les préposés aux commérages politiques. Personne n'y parvient. Les corps intermédiaires ont été pulvérisés par Emmanuel Macron et sa République en marche. Les médias restent pour l'essentiel indulgents à l'égard du pouvoir et développent des théories fumeuses pour masquer leur incompréhension face à cette révolte. J'ai les photos de mon ami médecin en tête. Un président qui se cache à ce point de sa population est un président qui triche et qui a peur. Quelles autres explications?

Juan, qui n'est alors qu'une relation sur Facebook, poste un message en m'invitant à lire son texte. Ce que je ne fais pas tout de suite, rebuté par le propos apocalyptique: « Le pays entre en des convulsions diverses où la haine et la violence ont pris pied. Cette enquête sur les ressorts intimes du pouvoir macroniste, écrite en octobre 2018, vient donner raison à ces haines et violences que l'on s'est tant plu à déconsidérer. » On en voit tellement passer sur le Net. Pourtant, malgré le style abscons, la longueur des phrases et l'âpreté d'une lecture sur

écran, quelque chose m'accroche dans le ton, ce Juan Branco semble connaître son sujet et tenir la distance. J'enregistre le document.

Je suis entouré d'amis, journalistes, voisins, parents qui, pour la plupart, minimisent le mouvement des gilets jaunes. Sur Facebook, l'incendie se propage, mais dans les médias *mainstream*, on avance pépère, traitant les manifestants¹ au mieux d'« olibrius » ou de « beaufs » (Jacques Julliard), au pire de « racailles cagoulées » (Pascal Bruckner), « de salopards d'extrême droite ou d'extrême gauche qui viennent taper du policier » (Luc Ferry) ou de « hordes de minus, de pillards rongés par le ressentiment comme par les puces » (F.-O. Giesbert). Chaque samedi, tandis que le président se terre, les gilets jaunes occupent pourtant de plus en plus d'espace. Mes interlocuteurs reprennent souvent l'acmé des commentaires médiatiques, s'effraient de la violence de la rue, critiquent l'absence d'organisation et de revendications claires, amalgament les gilets jaunes à l'extrême droite. Ces raisonnements m'apparaissent étriqués, dupliqués et *in fine*

1. Lire à ce propos l'article de Serge Halimi et Pierre Rimbert : « La lutte des classes en France », dans *Le Monde diplomatique* de février 2019, qui recense, de Bruno Jeudy à Hervé Gattegno en passant par Sébastien Le Fol ou BHL, la triste litanie des vilénies écrite par les « éditocrates » français.

dénués de fondement. Ils expriment une peur de l'inconnu et de l'insurrection qui couve.

Je viens de publier une enquête qui décrit la façon dont les milliardaires, aidés par les banques d'affaires et les cabinets d'avocats, pillent les États². J'ai beaucoup réfléchi, écrit des livres, réalisé des documentaires autour de la question de ces inégalités croissantes, de la prégnance de la finance sur l'économie, et de la paupérisation des classes moyennes : comment un pays aussi riche que le nôtre peut-il produire autant de pauvreté ? Je prends le parti sur les réseaux sociaux, comme lors de débats publics, des gilets jaunes. Ils expriment une révolte salutaire, essentielle. Ils nous rendent honneur et fierté malgré les excès et les bavures. On me relance alors régulièrement : « Tu as lu *Crépuscule* ? Tu as vu la vidéo de Juan Branco chez Mermet³ ? » Un soir de la fin décembre 2018, je me tape les deux. Je découvre d'abord un jeune homme calme et fougueux, à la pensée structurée qui développe une critique argumentée et originale du macronisme. Puis je me plonge dans *Crépuscule*. J'en sors fatigué mais emballé. Je n'ai pas lâché son

2. *Les Prédateurs*, avec Catherine Le Gall, Le Cherche-midi, 2018.

3. Le 21 décembre 2018, Juan Branco était l'invité de Daniel Mermet à *Là-bas si j'y suis*. Sa prestation d'une trentaine de minutes fera rapidement plus d'un million de vues.

manuscrit. Malgré les digressions et la posture parfois emphatique, c'est la première fois que je lis une histoire aussi fouillée et convaincante de ce que pourrait être le macronisme, qui apparaît ici comme une splendide arnaque démocratique.

Le macronisme n'est ni un humanisme ni une idéologie. C'est – à l'évidence, à la lecture de *Crépuscule* – une invention d'oligarques. C'est un système de préservation et d'optimisation des acquis d'une (grande) bourgeoisie qui ne savait plus à quels saints se vouer après la déconfiture des deux précédents mandats présidentiels.

Emmanuel Macron est passé par là. Il a conquis les foules. Il marche sur l'eau. Il consolide et perpétue le rapport de domination des élites sur le peuple. Il ne cherche pas à s'enrichir ou à enrichir précisément sa famille tel le tyran classique et âpre au gain. Mais il est dur au mal, travaille pour sa caste, ses amis, ceux qui l'ont aidé à conquérir le pouvoir. Il cherche à préserver et à faire prospérer leurs intérêts. Le macronisme est une forme élaborée, moderne et high-tech de despotisme. Un despotisme éclairé certes, mais un despotisme quand même.

Rien que ça ?

Rien que ça.

Le manuscrit dans sa première version – Juan intervient régulièrement sur son blog pour

peaufiner son texte – se divise en deux parties. La première – une centaine de feuillets – est un monologue sur la prise de pouvoir d’Emmanuel Macron. La seconde plus courte – une quarantaine de feuillets – est un portrait du nouveau secrétaire d’État chargé de la Jeunesse et des Sports, Gabriel Attal. Les deux sont réunis sous la bannière d’un « crépuscule » promis au jeune président et à ses affidés (dont le méconnu Gabriel Attal). La rumeur autour du texte et les téléchargements vont bon train. Juan devient assez vite une star des réseaux sociaux et multiplie les vidéos et interventions sur Facebook et Twitter. Fin décembre, son texte a été téléchargé plus de cent mille fois et certaines de ses vidéos comptent deux millions de vues.

Nous entretenons une courte relation épistolaire. J’invite Juan à reprendre son texte, à le densifier, à le fluidifier en pensant à son lecteur. Je le pousse à faire un travail journalistique et pédagogique et lui propose de chercher un éditeur. Je le fais sans calcul, par passion pour cette histoire et ce manuscrit en devenir. Je n’avais encore jamais lu ni compris à ce point les raisons profondes du macronisme. J’avais bien compris que les médias faisaient la promotion d’Emmanuel Macron. J’avais lu ça et là qu’il copinaît avec Xavier Niel. Je m’étais étonné de voir la reine des paparazzis Mimi Marchand s’occuper en exclusivité de l’image du président. J’avais relevé

que Brigitte Macron ne portait que des fringues appartenant à des entreprises de Bernard Arnault. Mais je n'avais jamais fait de lien entre ces événements et d'autres contés par Juan Branco.

Je baignais dans un bain d'eau tiède, à peine énervé de lire et d'entendre, à longueur d'éditoriaux ou d'apparitions télévisées, des commentaires laudatifs sur la jeunesse et l'intelligence d'Emmanuel Macron. Quelle chance nous avions ! J'avais fermé les écoutilles. Je somnolais. J'étais comme ces grenouilles qui ne se rendent jamais compte qu'elles vont finir ébouillantées. Les pauvres...

Les gilets jaunes nous ont réveillés. Juan, par son parcours et sa position dans l'appareil d'État, par son âge et ses relations avec les leaders de cette République en marche, participe à ce réveil de nos consciences endolories. Il nous permet de mieux appréhender la chose macronienne. Et de cerner l'horreur naissante.

— Horreur, tu veux dire « aurore » ?

— Non, je veux dire « horreur ».

— Tu déconnes ?

— Non, rien de ce qui est proposé n'est défendable. Ce qui est horrible, c'est autant le programme économique et fiscal que la manière avec laquelle on nous l'enrobe et la lutte des classes qui profile...

Juan Branco est un pirate et un *insider*. Il raconte, de l'intérieur, l'avènement d'Emmanuel Macron

et des trentenaires qui l'entourent et l'encouragent. Tous ont le même profil: dents longues, ambition dévorante, pensée aseptisée et dénuée d'affect pour tout ce qui concerne le « peuple ». L'idée même du peuple. Le mot est banni de leur vocabulaire. « Ils ne sont pas corrompus. Ils sont la corruption. », écrit Juan avec affectation et un certain réalisme. À les voir travailler et communiquer, on peut lui donner raison.

Juan a vingt-neuf ans. Il a été le premier conseiller d'Aurélié Filippetti avant qu'elle ne devienne ministre et le vire. Il a côtoyé, à ce titre, les patrons de chaînes de télé et de journaux. Il a été dragué par les adeptes de La République en marche et par Xavier Niel. Il est normalien, a fréquenté l'École alsacienne à Paris où il a partagé la scolarité de Gabriel Attal qu'il a connu sarkoziste, socialiste et maintenant macronien pur sucre. Cet Attal est une sorte de quintessence de la philosophie présidentielle. La description qu'il en fait est glaçante et sert de détonateur au livre. Ce jeune homme bien mis, ministre à vingt-neuf ans, symbolise à la perfection le triomphe du vide politique et du progressisme libéral. Cette modernité constamment mise en avant évacue toute idée d'intérêt général et déifie l'absence de scrupules. Seule compte la marche en avant vers nulle part, la victoire individuelle, la Rolex à trente ans et le nouveau smartphone.